



ÉRIC DE BEUKELAER

L'école de l'échec

Il y a un quart de siècle, le terme « école de la réussite » fut promu par décret. Il s'agissait de rappeler que l'enseignement n'a pas pour mission de mettre la jeunesse en échec. Pour chaque élève, un accomplissement est envisageable. École de la réussite : l'intention est noble, juste et nécessaire. Chaque jeune est doté d'un type d'intelligence bien particulière. L'art de l'éducation consiste à le repérer et à le déployer, en inculquant la confiance en soi et le sens de l'effort. Ceci, sans omettre d'accompagner l'apprenant tout au long de la formation, tout en veillant à graduellement le rendre autonome dans son processus d'apprentissage.

Saluons donc l'école de la réussite. Cependant, tout comme la lumière produit sa part d'ombre, il est vain de prôner la réussite en oblitérant son inévitable pendant : l'échec. Toute vie humaine est émaillée de chutes, petites ou grandes. Ce rude chemin charrie trop souvent comme un parfum de honte. Dans une société de l'excellence, il n'est guère glorieux de passer pour un « loser ». Les Anglo-Saxons – qui pourtant s'y connaissent en culte de la performance – voient les choses différemment. Outre-Atlantique, l'échec est une leçon de vie, qui donne de se relever plus fort et d'apprendre pour l'avenir. Mais surtout, l'échec est le signe que l'on a osé prendre un risque, en se lançant un défi. La parabole des talents (Matthieu 25, 14-30) illustre ce thème : un homme riche part en voyage et confie une partie de sa fortune à trois serviteurs. Seul celui qui – par peur de le perdre – a planqué son magot plutôt que de tenter de le faire fructifier, se fera gronder par son maître. La vie est prise de risque. Écouter sa peur d'échouer – peur qui paralyse – n'est jamais une bonne solution. Faire œuvre d'éducation implique dès lors de conduire les jeunes sur le chemin de la réussite, en les préparant aux inévitables échecs et en les encourageant à se relever après chaque chute – plus forts, plus humbles et plus lucides.

D'ici quelques semaines sera célébré Pâques, la principale fête du calendrier chrétien. Une version édulcorée de la passion et de la résurrection du Christ présente celle-ci sous forme de « happy end » à la sauce Disney : « *Les méchants ont tué Jésus, mais à la fin, il gagne et tout finit bien.* » Ce n'est pas vraiment ainsi que les choses se présentent. La Pâques du Christ est d'abord l'histoire d'un risque qui vire à échec. L'histoire d'un Dieu qui a pris le risque fou de se rendre solidaire de l'homme, jusque dans la chair. En Jésus de Nazareth, l'Éternel devient temporel. Il vient vivre notre vie, afin d'inaugurer sur terre le royaume du Ciel : règne de paix, d'amour et de pardon. Divine réussite ? Non : échec sur toute la ligne. Les hommes qu'Il voulait sauver, le trahissent et le pendent au gibet de la croix.

Échec à Dieu... Mais non pas échec et mat. En Jésus, Dieu s'est mis à l'école de l'échec. Il a connu la trahison, le rejet, la souffrance et la mort. L'échec n'eut cependant pas le dernier mot. Au matin de Pâques, le tombeau était vide. Et ses disciples témoignent d'avoir rencontré un « Plus-que-vivant ». Le Ressuscité n'en porte pas moins les marques de sa passion. Il a vraiment souffert. Il est réellement mort. L'échec ne s'efface, ni ne s'oublie. Comme chacun de nous, le Christ en porte à jamais les stigmates. Il n'empêche... L'école de l'échec apprend que celui-ci n'est pas la fin de l'histoire. Il se doit d'être traversé. « *Ô mort, où est ta victoire ? Ô mort, où est ton aiguillon ?* » (1 Corinthiens, 15-55) ■

